

« Les moutons vont à l'abattoir. Ils ne disent rien, et ils n'espèrent rien. Mais du moins ils ne votent pas pour le boucher qui les tuera et pour le bourgeois qui les mangera. Plus bête que les bêtes, plus moutonnier que les moutons, l'électeur nomme son boucher et choisit son bourgeois. Il a fait des Révolutions pour conquérir ce droit. »

Octave Mirbeau,
« La grève des électeurs », *Le Figaro*, 1888

1

**DE LA PHILOSOPHIE AUX PHILOSOPHES
RESTAURER : LE BON, LE BIO**

J. C. : Quand tu étais petit, tu étais plutôt salé ou plutôt sucré ?

X. D. : Sucré à mort mais athée jusqu'au fond de l'âme. Je te dis cela et en même temps je partage avec une certaine gourmandise une phrase tirée de *Bureau de tabac*, l'un des plus beaux poèmes de Fernando Pessoa où il dit « qu'il n'y a rien de mieux que la confiserie pour comprendre la métaphysique. » S'envoyer en l'air avec du chocolat, ce n'est pas seulement un truc de bonnes sœurs.

Quels sont tes premiers rapports à la nourriture ?

Comme tout un chacun, mon premier rapport à la nourriture est purement charnel, forcément fusionnel, transmis par les seins de ma mère puis par son amour à mitonner mes petits pots. Quand j'ai

pu quitter ses jupes et commencer à capter ce qui m'entourait, j'aimais partager un moment avec elle dans la cuisine avant le dîner familial. En l'absence de mon beau-père, agent commercial en éponges et serpillières, la joie régnait pendant les repas avec mes demi-frères et sœurs. Mais dès son retour de tournées plus ou moins alcoolisées, la table se métamorphosait en une zone de conflits permanents. Il m'y reprochait de trop manger, de lui coûter de l'argent. Le passage à table était compliqué. Les engueulades avaient lieu là, les frustrations aussi, et en même temps, ma mère avait le plaisir d'y servir une nourriture simple, cuisinée avec amour. Une cuisine partagée entre le nord de la France et celui de l'Afrique avec des bourguignons, des couscous, des pot-au-feu et des poivrons rouges grillés qu'elle conservait dans l'huile d'olive. Et le réduit où elle mettait tous les ingrédients de la terre en branle était devenu au fil du temps son refuge, notre refuge. Elle me racontait qu'adolescente, à la fin des années 40 en Algérie, plus précisément à Bône, aujourd'hui

Annaba, elle était tombée amoureuse d'un maître-nageur musulman. Mais dans l'Algérie française, ça ne se faisait pas ! Elle a ensuite rencontré mon père, charcutier de cochon. Mais chez les pieds noirs, ça ne se faisait pas trop non plus ! En rupture avec sa famille et la tradition juive, elle s'est barrée en métropole avant l'indépendance pour y paner les pieds de porcs. L'idylle n'a pas fait long feu. Mes parents se sont quittés juste avant que je naisse. Je suis l'enfant de la séparation. Quand je suis né, ma mère, qui était partie aux petites heures accoucher seule à la maternité, a appelé mon père au moment où il levait le rideau de sa nouvelle charcuterie pour lui annoncer l'arrivée sur terre d'un petit Xavier Charles de 4 kilos. Il lui aurait dit : « un gosse de plus », sous-entendu un drôle de plus à entretenir, et il se serait remis à déballer sa cochonnaille. Catho comme mon père, le beau-père n'a pas eu trop de pitié pour ce gosse issu d'un précédent lit. À une époque où le divorce n'était pas encore banalisé, ce dernier ne manquait jamais une occasion de marquer

la différence entre ses trois mouflets et moi. Il nous traitait ma mère et moi de « bougnouls ». Surtout au moment de mettre les pieds sous la table. Comme mon géniteur ne versait mensuellement que 232 francs pour ma pomme, mon logeur estimait que je me goinfraais trop. Enfin, à mes 16 ans, mon père biologique a arrêté de verser ma pension alimentaire. Il considérait qu'il avait commencé à bosser à partir de 12 ans et que les études, ce n'était pas très important.

C'est devenu insupportable avec le beau-père. Ma mère m'a émancipé, j'ai quitté ma mansarde non chauffée et je suis parti en stop à Paris. J'allais enfin pouvoir rêver au chaud et manger à ma guise sans prendre une remontrance à chaque bouchée.

Il y a un lien entre ces moments de ton enfance et ton choix de devenir patron d'un restaurant ?

Au début, j'ai occulté ce lien, mais très vite j'ai compris que bien nourrir les gens, leur faire passer un bon moment n'était pas un acte anodin pour

moi. Quand je défends le « fait maison », je défends aussi « le manger comme à la maison », comme dans une famille où l'on est heureux de se mettre à table ensemble, sans se balancer de vacheries. Dans mes restaurants, j'explique à mes salariés en salle qu'il y a toujours des solutions, qu'on ne doit pas avoir de conflit avec un client, qu'il soit du quartier, d'Ukraine, du Texas ou du Japon.

Comment t'est venue cette envie d'ouvrir un bistrot ?

Si pour Balzac, le bistrot, c'est le parlement du peuple, pour moi ça serait l'endroit où plus personne ne pourrait me dire : Ferme ta gueule !

Après le bac, je voulais étudier la philo. J'avais décroché une prépa au lycée Balzac dont la khâgne jouissait d'une belle réputation. J'ignorais que je tomberais en première année sur François Vezin, celui qui a traduit *Sein und Zeit* d'Heidegger. Ce qu'il a traduit pour moi, c'est un dégoût de la discipline. Malheureusement, il n'a pas détourné de la

philosophie que ma petite personne. Charles Romero, un instit à Ottawa, ancien élève du maître à t'embrouiller la pensée, m'a retrouvé via les réseaux sociaux parce que j'ai posté dernièrement un truc disant que la traduction de *L'être et le temps* par Veizin était imbitable, que ça n'avait pas de sens de traduire un texte en allemand en une espèce de français-allemand auquel personne ne pige rien. De l'autre côté de l'Atlantique, une autre personne avait bifurqué comme moi après une année de sale temps passée avec un être dépassé qui ne jurait que par le grec ancien et l'allemand, auxquels je ne pipais mot. Alors que j'avais eu un prof de philo génial en terminale à Janson-de-Sailly, une folle assumée qui m'avait vraiment donné envie de poursuivre dans la voie de la pensée à l'état pur, voilà que je me retrouve en Lettres supérieures avec un maniaque gréco-germano-démago qui me dégoûte du truc ! En deux coups de cuillères à pot, je change de voie. Peu importe la destination, c'est le chemin qui compte et la manière de le parcourir.

Un truc bien nietzschéen en fait. Le cheminement, ce sont ces accidents de parcours et ces bonnes et mauvaises rencontres du hasard qui s'articulent avec ce que tu fais ou veux faire, contribuent à la construction de ta pensée et façonnent ton histoire. Une promenade indéterminée dans l'espace-temps parsemée d'aléatoire, si loin de tout déterminisme. Ce qui te constitue en tant qu'individu est loin d'être uniquement paramétré par ta naissance ou ton milieu, dont tu dois toujours t'extirper pour vivre pleinement. Des opportunités que l'on saisit ou pas nous font prendre tel ou tel chemin, nous font vivre telle ou telle histoire sans jamais pouvoir revenir en arrière. « Le kairos est chevelu devant et chauve derrière » aimait me rappeler Gilles Pérez, le seul agrégé de philo à avoir servi aux Philosophes. Mon cheminement, mes accidents de parcours, mes bonnes et mauvaises rencontres m'emmèneront de la géographie au bistrot. Après la prépa, je me suis inscrit à l'université de Paris IV en géo.